

23
octobre

Université Michel-de-Montaigne – Bordeaux 3
MSHA, Esplanade des Antilles, **Salle 2 1^{er} étage**

les vœux
de

l'empreinte

2013

proposée par Hélène Sorbé
et ARTES-CLARE



Journée d'étude
pluridisciplinaire

Programme

MATINÉE

Ouverture de la journée
par Hélène Sorbé

- 9h30 Laurence Cavalier**
Bordeaux 3, UFR Humanités
« Moulages antiques et moulages d'antiques
dans le patrimoine universitaire bordelais »
- 10h Jacques des Courtils**
Bordeaux 3, UFR Humanités
«Le statut du moulage et de la copie pour
l'archéologue-historien de l'art »
- 10h30 Questions**
- 10h45 Pause Café**
- 11h Judith Avenel**
Plasticienne, Ecole des Beaux-Arts de
Bordeaux, doctorante en Arts plastiques,
Bordeaux 3 – CLARE
« La poïétique de l'empreinte ou l'em-
prise du temps à l'œuvre : ce qui passe,
s'efface, reste »
- 11h30 Alban Denuit**
DNSAP ENSBA Paris, doctorant en Arts
plastiques, Bordeaux 3 – CLARE
« L'empreinte, une mesure des espaces »
- 12h-12h30 Questions**

Après-midi

- 14h30 **Ghislain Trotin**
photographe, doctorant en Arts plastiques, Bordeaux 3
« Eugène Atget, l'empreinte photographique à l'épreuve du réel »
- 15h **Muriel Berthou Crestey**
Docteur en esthétique et sciences de l'art, Bordeaux, post-doc ITEM (ENS-CNRS)
« Dennis Oppenheim : empreintes digitales »
- 15h30 **Hélène Saule-Sorbé, Bordeaux 3**
« A propos de quelques empreintes botaniques »
- 16h **Table ronde**
- 17h **Clôture de la Journée d'études**



Université
Michel de Montaigne
Bordeaux 3



LES VOULOIRS DE L'EMPREINTE OU L'EMPREINTE À L'ÉPREUVE DE L'ART

Cette journée d'étude s'inscrit dans le cadre de recherches en Arts plastiques et plus largement dans une réflexion pluridisciplinaire sur les moyens et les démarches de création. L'empreinte, comme pratique et notion tout à la fois, anime les travaux de deux doctorants ; c'est donc à partir des questionnements de Judith Avenel, dont la pratique est largement tributaire du moulage, et de Ghislain Troitin, dont les photographies prospectent sur la vacuité des lieux, qu'est né le désir de consacrer à l'empreinte un espace-temps pour confronter expériences et saisies théoriques de cet objet d'étude, jeter des hypothèses et ouvrir des perspectives.

Produite par contact, par traversée ou à distance, l'empreinte a le poids de la fatalité. Elle est l'épreuve d'un corps à corps avec du réel. L'empreinte est partout, invisible ou en relief, intangible ou matérielle, doublure discontinue de ce qui se meut, se transforme ou disparaît, elle advient à l'insu de la plupart des corps dont elle est la consigne, réclamée à titre d'exception. Son aventure avec l'art peut revendiquer une longue histoire. L'empreinte fascine par son caractère percutant d'image achéiropoiète ; son aspect « mécanique » exacerbe par contraste tout ce qui ne l'est pas, il induit une tension qui magnétise le regard, par-dessus tout celui de l'artiste. Une empreinte fait parler le support, elle le fait exister.

Abordée à partir de la technique du moulage sur nature, la notion d'empreinte croise fénellement les écrits de Georges Didi-Huberman et la « ressemblance par contact ». Le recours à l'empreinte chez des artistes comme Marcel Duchamp, Penone ou encore Mircea Cantor légitime nos interrogations de plasticiens. Le

moulage pris « sur le vif » renvoie à la question de « l'origine » de l'art et aux masques funéraires. La forme issue d'un moulage introduit nécessairement l'idée chère à Georges Didi-Huberman d'une « temporalité anachronique ». Le moulage possède en effet cette double dimension : celle d'une origine – ce par quoi commence la sculpture – et celle d'une fin – ce par quoi s'achève la sculpture. Autrement dit, le moulage revêt une « évidente dimension archéologique et une évidente dimension mortifiane, mort du sujet ou mort du style ». Quels sont les enjeux de l'empreinte pour l'archéologue, pour l'artiste ?

Se distinguant fondamentalement de l'image picturale, la photographie, empreinte lumineuse, entretient aussi avec son référent une relation causale et participe de l'indice, tel que théorisé par Charles Sanders Peirce. Elle n'est pas une image naturelle, a-technique, achéiropoiète, mais invention technique, fruit d'un projet humain ; elle reste à ce titre liée aux choix de l'opérateur et aux procédures de mise en œuvre : ce qui la met à l'abri d'une fusion avec le référent dont elle est l'émanation. « A aucun moment, dans l'index photographique, le signe n'est la chose ». Pour Walter Benjamin, « la nature qui parle à l'appareil est autre que celle qui parle à l'œil [...] en ce que, à la place d'un espace consciemment disposé par l'homme, apparaît un espace tramé d'inconscient ». Ne pourrait-on émettre l'hypothèse d'un inconscient technique qui travaillerait en parfaite autonomie au moment de l'empreinte physico-chimique ? En ce sens, interne au système technique, l'empreinte resterait opératoire, indéterminée. Comment œuvres anciennes et contemporaines travaillent-elles cette relation problématique entre empreinte et indice ?